

Pure laine et tartan **James Murray et les jacobites**

Louisa Blair

Special Issue, 2005

Québec : de génération en génération

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/506ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Blair, L. (2005). Pure laine et tartan : james Murray et les jacobites. *Cap-aux-Diamants*, 28–32.

JAMES MURRAY ET LES JACOBITES



Portrait anonyme de James Murray, vers 1770. (Bibliothèque et Archives Canada, C-002834).

■ PAR LOUISA BLAIR

On a souvent tendance à conclure que l'issue de la bataille des plaines d'Abraham de 1759 se résume au remplacement d'un Régime français catholique par un Régime anglais protestant. Cependant, Québec n'a pas été conquis par l'Angleterre, mais bien par la *Grande-Bretagne*, une entité créée seulement 52 ans plus tôt par l'Acte d'union, qui consacre la fusion des royaumes d'Écosse et d'Angleterre.

En fait, les trois premiers gouverneurs de l'après-Conquête ne sont aucunement représentatifs de la population fort homogène de l'Angleterre : le premier est écossais, le second est irlandais et le troisième, suisse. C'est dire qu'ils comprennent fort bien les aléas de la diversité ethnique et savent pertinemment que les choses peuvent rapidement et sérieusement se gâter.

Au cours du mois d'août 1759, les troupes de James Wolfe incendient les récoltes et les habitations tout le long des rives du Saint-Laurent, de La Malbaie et Kamouraska jusqu'à la hauteur de Deschambault. Lorsque Québec tombe aux mains des Britanniques, en septembre, le premier commandant mis en poste est un brigadier de James Wolfe, Robert Monckton, celui-là même qui a exécuté seulement quatre ans plus tôt l'ordre d'expulser plus de 1 000 Acadiens, de leurs terres sur la péninsule. Les Canadiens ont toutes les raisons de s'inquiéter.

En 1760, le commandement passe à un autre brigadier de Wolfe, James Murray. À leur grande surprise, les Canadiens se retrouvent sous la gouverne d'un homme qui défend leurs droits contre les mesures répressives émanant de la Grande-Bretagne impériale. Il affiche une préférence personnelle marquée pour la population francophone locale, qu'il décrit comme «la plus brave et la plus noble race sur terre», alors qu'il parle de ses compatriotes comme «les fanatiques les plus cruels, ignorants et rapaces qui aient jamais existé».

Murray reçoit l'ordre d'établir un système judiciaire d'inspiration britannique et de constituer une assemblée élue basée sur le modèle parlementaire britannique. Il n'en fait rien. Il refuse de former une telle assemblée parce que la loi britannique interdit aux catholiques de voter et que la majorité de la population n'y serait donc pas représentée. Sous le mandat de Murray, les citoyens canadiens-français sont jurés, les avocats plaident dans les tribunaux de première instance et les propriétaires terriens perpétuent le régime foncier français. Ultime consolation : à l'encontre des directives de Londres qui lui ordonnent expressément de tout mettre en œuvre pour angliciser et «anglicaniser» la colonie, Murray recommande la nomination de son ami Jean-Olivier Briand au poste d'évêque catholique. On peut ainsi continuer l'ordination des prêtres, ce qui évite l'extinction immédiate de la religion catholique au pays, au grand dam des protestants anxieux de convertir tout ce qui bouge.

On explique généralement le comportement de Murray en supposant qu'il courtise les Canadiens français pour les dissuader de se ranger du côté des révolutionnaires américains. Mais les semences de l'Acte de Québec, qui garantira la liberté de religion à la majorité catholique romaine, ont été mises en terre bien avant que les vents de la révolution n'atteignent Londres. Quoi qu'il en soit, bien d'autres explications ont trait à Murray lui-même. En effet, le nouveau gouverneur n'est pas anglais, mais bien écossais, et de surcroît, il provient d'une famille jacobite. Les jacobites sont les gens restés fidèles au roi catholique déchu Jacques II. Ils forment la faction politique la plus subversive des îles Britanniques et entretiennent avec la France des liaisons plutôt dangereuses.

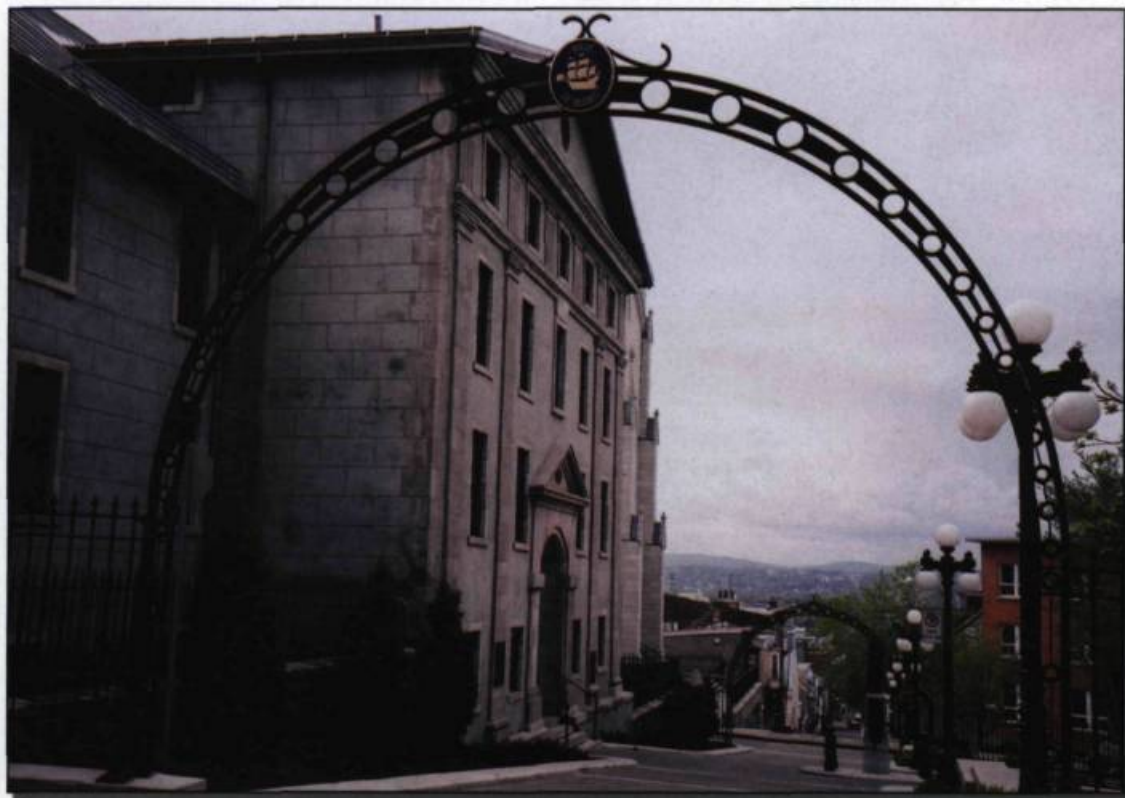
LA ROSE, LE CHARDON ET LE LYS

L'une des nombreuses différences entre l'Écosse et l'Angleterre tient dans leur relation avec la France et le catholicisme. Les Anglais et les Français sont en guerre depuis 1689 et au moment de la Conquête, les Anglais protestants considèrent les catholiques comme leur ennemi juré, voire l'incarnation même du diable.

En Angleterre, les catholiques n'ont pas le droit de voter, d'occuper une fonction d'État ou de posséder d'armes; ils sont taxés à l'excès et traités par la loi comme traîtres en puissance. En 1714, 50 prétendants légitimes

à la couronne britannique sont écartés parce qu'ils ont le malheur d'être catholiques, et la couronne va finalement à George Lewis, un Allemand de Hanovre d'âge mûr et dénué de tout charisme, le premier d'une lignée de rois George. Encore aujourd'hui, les catholiques ne peuvent aspirer au trône britannique. Le sentiment anti-catholique est tellement virulent qu'en 1778, lorsque l'Angleterre adopte le Catholic Relief Act, qui légalise l'héritage et l'acquisition de la propriété par les catholiques, on doit appeler en renfort 10 000 soldats pour mater les émeutiers protestants. Les émeutes Gordon, comme on les a appelées, restent encore le conflit le plus long, le plus répandu et le plus sanglant de l'histoire britannique.

Petit îlot protestant au sein d'une mer européenne de catholiques militants, l'Angleterre juge la France superstitieuse, décadente, démocratiquement retardée et profondément menaçante. Les protestants, qui se considèrent comme les élus de Dieu, voient les Français comme l'équivalent biblique des païens. Un sermon prononcé à l'époque du traité de Paris (1763) s'intitule d'ailleurs : *Le triomphe des israélites sur les moabites, ou des protestants sur les papistes*. Les membres de la Laudable Association of Anti-Gallicans (Louable Association des anti-gallicans), fondée en Angleterre, en 1745, croient fermement que le royaume est menacé de contamination française depuis la conquête normande et se donnent entre autres pour



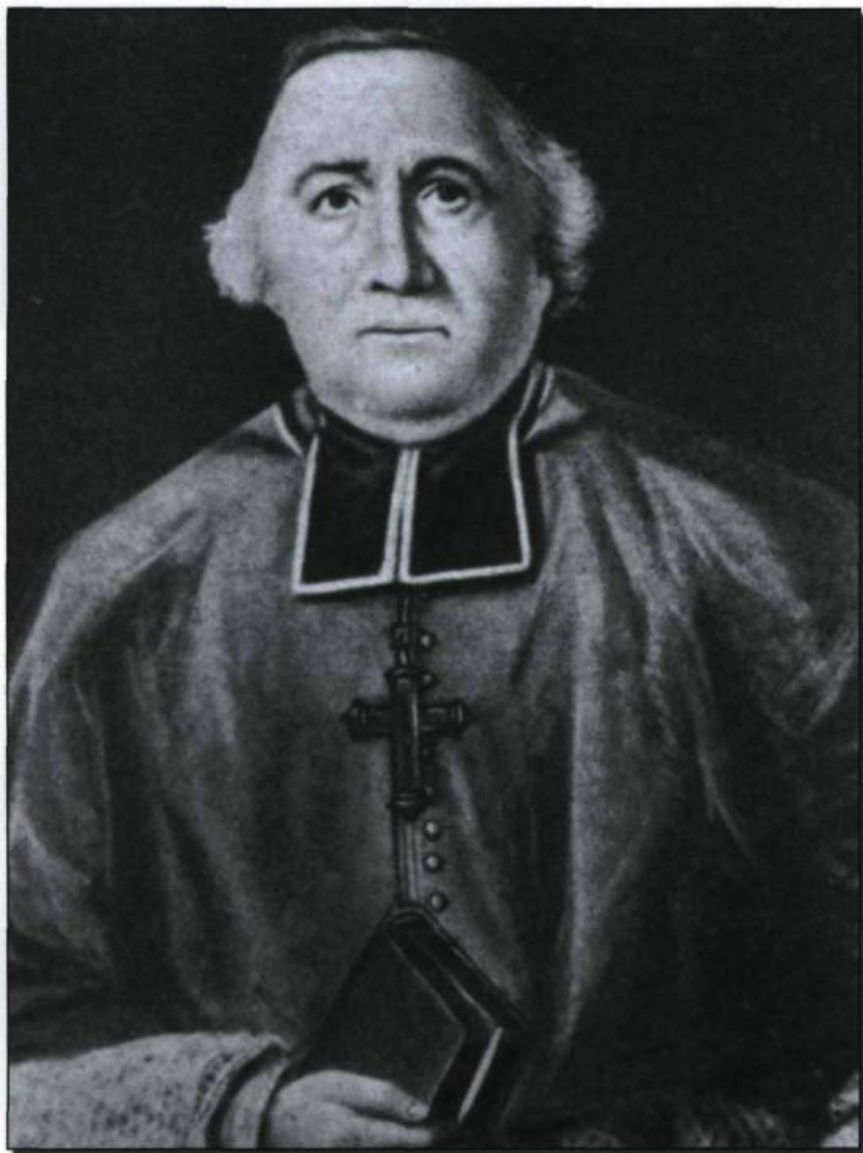
La chaussée des Écossais est entourée de plusieurs édifices de la communauté presbytérienne écossaise : l'église St. Andrew's (1810) ainsi que son presbytère, The Manse (1837), le Kirk Hall (1829), qui était à l'origine une école, enfin le Morrin College, qu'on voit sur la photo, ancienne prison de Québec devenue institution d'enseignement universitaire (1868). Photo : Yves Beauregard, 2005.

mission de défendre la langue anglaise contre l'envahissement des gallicismes*.

CORNEMUSE ET CAMEMBERT : L'ALLIANCE FRANÇAISE

Les Écossais, par contre, entretiennent une toute autre relation avec la France et le catholicisme. Les deux nations ont formellement uni leurs forces pour la première fois par l'alliance française de 1295 contre leur ennemi commun, les Anglais. Pendant presque tout le XVI^e siècle, en vertu de traités de réciprocité, les deux nationalités sont interchangeable. De nombreux seigneurs écossais s'établissent en France, où ils s'intègrent aisément à la société seigneuriale française; il est même de rigueur pour les fils de la noblesse écossaise de faire au moins une partie de leur éducation en France. La population des Highlands est largement catholique, ainsi que les souverains et souveraines d'Écosse.

■
M^r Jean-Olivier Briand, premier évêque de l'Église canadienne après la Conquête, doit sa nomination à la protection du gouverneur Murray. (Banque d'images de Cap-aux-Diamants, PH2002-1306).



Même si l'alliance prend fin vers le milieu du XVIII^e siècle, les liens de l'Écosse avec la France jouent un rôle de premier plan à l'époque du *Scottish Enlightenment* (les Lumières écossaises), alors en pleine effervescence. Les ouvrages de Voltaire, de Montesquieu et de Jean-Jacques Rousseau traversent clandestinement la Manche et sont réimprimés à Édimbourg ou à Glasgow. Alors que la circulation maritime et les mariages entre la France et l'Écosse se multiplient, cette dernière demeure isolée de l'Angleterre, tant au plan géographique que culturel. Les Anglais finissent quand même par construire une route, juste à temps pour permettre au prince Charles Edward Stuart (le *Bonnie Prince Charlie*) et aux jacobites écossais d'envahir l'Angleterre, en 1746.

CATHOLIQUES, KILTS ET CULLODEN : LA BATAILLE DES STUART

L'agitation jacobite s'amorce lorsque Jacques II s'enfuit d'Angleterre après le soulèvement de 1688, la *Glorious Revolution*, alors que le protestant Guillaume d'Orange et sa femme Mary s'emparent du trône. Pendant près d'un siècle, les jacobites tentent de rétablir la monarchie catholique des Stuart sur le trône britannique, avec l'appui de l'armée française. La faction jacobite réunit des catholiques anglais et irlandais, des highlanders écossais et des épiscopaliens des basses-terres écossaises (Lowlands), incluant la famille Murray.

En 1746, tout juste quatorze ans avant la prise de Québec par les Britanniques, le prince Charles Edward Stuart et ses partisans jacobites envahissent l'Angleterre et parviennent à 175 kilomètres de Londres. Un détachement français de 7 000 soldats, venu à leur aide, est bloqué par une forte tempête dans la Manche et sans ce soutien, les jacobites subissent une défaite cuisante à Culloden Moor. Le prince réussit à regagner la France et les Highlanders qui ont combattu à ses côtés disparaissent dans les broussailles.

Mais l'affrontement rend le gouvernement britannique plus déterminé que jamais à se débarrasser des jacobites. Des milliers d'entre eux sont emprisonnés. On interdit aux Highlanders de posséder des armes, de jouer de la cornemuse et pire encore, de porter le tartan ou le kilt. La plupart des chefs highlanders toujours vivants perdent espoir de rétablir leur roi sur le trône et en rendent les Français responsables. Persécutés et désespérés, ils tentent de s'attirer les bonnes grâces des Britanniques en invoquant un privilège traditionnel qui leur permet de mobiliser leurs hommes, cette fois au service de la dynastie de Hanovre.

Simon Fraser, qui rassemble le régiment des 78th Fraser Highlanders pour combattre à Québec, a vu son père décapité sur Tower Hill, à Londres, pour trahison après Culloden. Une bonne partie de ses soldats se sont battus contre les Anglais à Culloden et plusieurs observateurs prétendent que la bataille de Québec donne aux Highlanders l'occasion de se venger contre les Français, qui n'ont pas su les soutenir en temps voulu.

Une ultime tentative pour rétablir la monarchie catholique des Stuart se solde par l'échec d'un coup monté pour enlever le roi George et le remplacer par le prince Charles Edward. Le meneur est un jacobite célèbre, lord Elibank, ou Alexander Murray, et se déroule cinq ans avant que son jeune frère James Murray arrive à Québec.

MURRAY ET LES JACOBITES : UN LOURD PASSÉ

Murray est le quatorzième enfant d'une famille de noblesse écossaise. Déjà ébranlée par son association avec les rois Stuart, souverains déchus, la fortune familiale subit un nouveau revers lors d'un scandale financier connu sous le nom de la *South Sea Bubble*.

L'un des fils Murray, Patrick, est un intellectuel d'Édimbourg reconnu pour son esprit incisif et pour son «répertoire sans fin d'humour et d'arguments jacobites». Un autre frère de James, Alexander, est, comme on l'a vu, un agitateur jacobite connu. Il est emprisonné à deux reprises en raison de son activisme politique.

Jeune homme, James s'est enrôlé dans l'armée britannique grâce à l'intercession d'un parent, mais les promotions se font attendre. La réputation de ses frères Patrick et Alexander (désormais exilé en France) ne lui attire pas les faveurs des autorités hanovriennes. Après 23 ans de service militaire, il est toujours capitaine, alors que plusieurs de ses pairs sont déjà généraux.

Conformément à la tradition aristocratique, James Murray contracte un mariage stratégique pour éviter de sombrer dans l'oubli. En poste à Hastings pour faire la chasse aux contrebandiers, Murray tombe amoureux de la fille de John Collier, un solide whig anglais avec de bonnes relations dans l'establishment britannique. Contre toute attente, Collier surmonte ses appréhensions face à ce soldat sans le sou, issu d'une famille jacobite notoire, et lui donne sa fille en mariage, se faisant même ardent défenseur de la cause de Murray.



Le mariage, célébré en 1558, entre le dauphin de France, le futur François II, et la princesse écossaise Marie Stuart permet aux Français vivant en Écosse et aux Écossais vivant en France de jouir de la double nationalité. (Enluminure reproduite sur un dépliant, édité en 1996, dans le cadre du centenaire de l'association franco-écossaise).

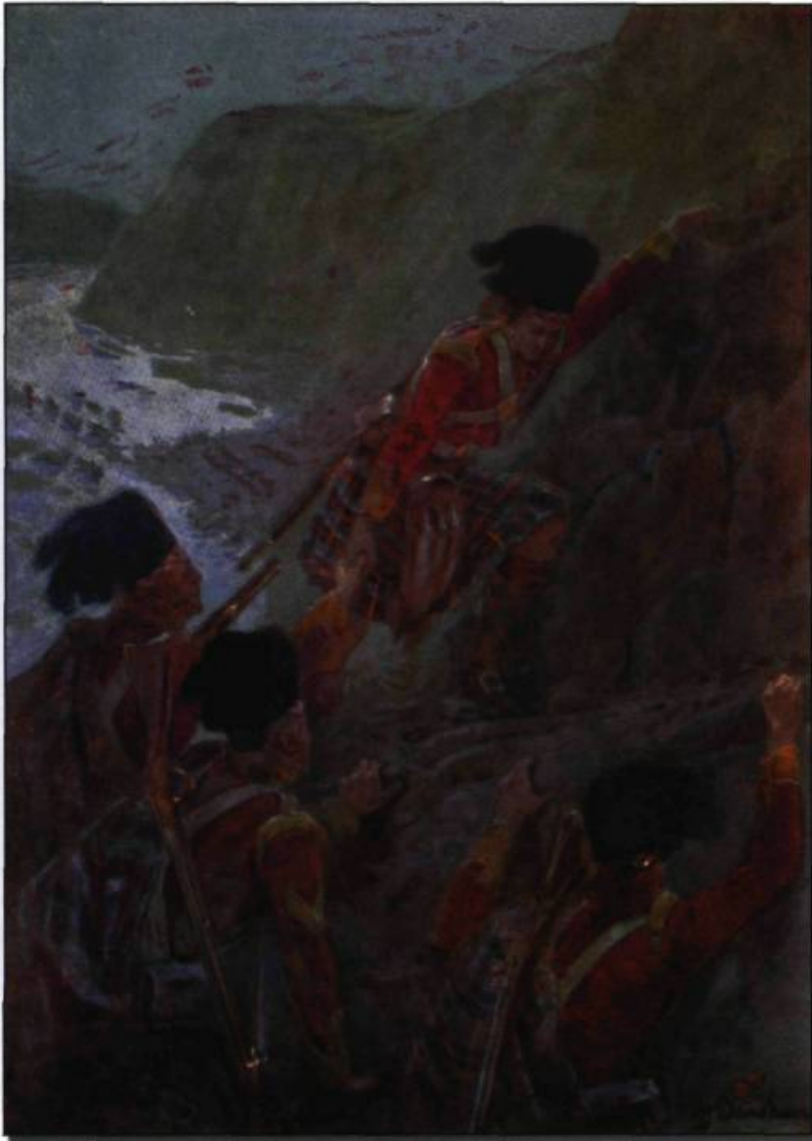
Murray est bien conscient que c'est Collier qui l'a sauvé des stigmates familiaux. «Si le destin accorde le temps et l'occasion pour ce faire, écrit-il à son beau-père, je suis convaincu que le monde verra bientôt que je ne suis redevable d'aucune de leurs fautes, quoique j'en aurais sûrement porté le poids n'eût été de la protection que m'apportent vos bons offices. Je suis sensible au fait que c'est à vous seul que je dois mon rang et ma bonne fortune». Ainsi, sous l'égide de son protecteur, James Murray s'embarque pour le Canada.

MURRAY AU CANADA

Le séjour de Murray au Canada est sans contredit la consécration de sa carrière. Considérant le bagage qu'il traîne avec lui, on ne

Vue de la Cathédrale, du Collège (sic) des Jésuites, et de l'Église des Récollets prise de la porte du Gouvernement, gravure de P. Canot, éditée en 1761, d'après un dessin de Richard Short. Le premier palais de justice et la cathédrale anglicane Holy Trinity seront érigés sur la propriété des Récollets après l'incendie de leur couvent, en 1796. (Bibliothèque et Archives Canada, C-000361).





Henry Sandham, *La prise de Québec*, s.d. L'artiste a imaginé ici les Highlanders envoyés par James Wolfe avec mission de s'emparer du poste de garde au-dessus de la falaise. Selon la tradition, les assiégeants ont pu débarquer à l'anse au Foulon dans la nuit du 12 septembre 1759 parce qu'un officier highlander, maîtrisant la langue française, aurait réussi à tromper les sentinelles qui l'avaient interpellé. (James McEwen and Kathleen More, *A Picture History of Canada*, Toronto, Thomas Nelson and Sons, 1942, pl. 20).

s'étonne guère de constater qu'il se montre plus compréhensif et sympathique envers les Canadiens qu'envers les marchands anglais, qui aiguissent déjà leurs instincts mercantiles dans la nouvelle colonie.

En général, le jacobite est caractérisé par une certaine nostalgie de la vie rurale et de l'autorité des hiérarchies traditionnelles; selon l'historien Arthur Herman, «les jacobites détestent la société capitaliste et compétitive en émergence, avec son appât du gain et son incitation à la dépense, ses marchands rapaces et ses arrivistes vulgaires... au moins autant que tout bon marxiste.» Murray a sûrement trouvé parmi le clergé et les seigneurs canadiens de nombreuses personnes qui partagent ses vues.

D'autre part, Murray peut parler d'exclusion religieuse en connaissance de cause, car les Écossais épiscopaliens et catholiques ont longtemps été tenus à l'écart, d'abord sous le

règne des presbytériens, puis sous celui des protestants anglais. Or, voilà que les marchands anglais de Québec et les pionniers de la Nouvelle-Angleterre semblent vouloir exercer une politique d'exclusion semblable à l'encontre des Français. «Si l'on exige que j'impose ces lois [anti-catholiques] avec rigueur, pour l'amour de Dieu, je demanderai mon renvoi», écrit Murray à son ami Archibald Montgomery, «car je ne peux me résoudre à être témoin de la misère d'un peuple que j'affectionne et admire».

Murray a grandi au sein d'une culture ayant plus d'affinités avec la mentalité française catholique que la mentalité protestante anglaise hanovrienne. Il n'est donc pas surprenant qu'il refuse d'obtempérer quand Londres lui ordonne d'établir une assemblée protestante.

Les injustices contenues dans l'Acte d'union de 1707 entre l'Angleterre et l'Écosse sont restées sur le cœur de bien des Écossais, mais malgré leur soumission forcée à la domination anglaise, ils sont parvenus à préserver leur système judiciaire, qui est d'ailleurs plus français qu'anglais, ainsi que leur régime de propriété foncière, qui ressemble davantage au régime seigneurial qu'au système britannique. Ces deux institutions distinctement écossaises constituent précisément les éléments que Murray a choisi de retrancher des directives concernant le traitement réservé aux nouveaux sujets français de l'Empire britannique. ♦

* Au XVIII^e siècle, chez les aristocrates anglais et écossais, il faut connaître la langue française pour intégrer la haute société ou occuper des fonctions élevées. En 1818, un diplomate américain en visite chez lord Castlereagh s'étonne de constater que tous les convives conversent en français. Les gens de classe moyenne trouvent cette francophilie répugnante et la dénoncent publiquement pour tenter de la faire disparaître.

Louisa Blair est journaliste à Québec. Elle est l'auteure du livre *Les Anglos : la face cachée de Québec*, dont le deuxième tome est prévu pour l'automne.

Article traduit par Paule Champoux.

Pour en savoir plus :

Linda Colley. *Britons : Forging the Nation 1707-1837*. Yale University Press, New Haven et Londres, 1992, 429 p.

Arthur Herman. *How the Scots Invented the Modern World*. Three Rivers Press, New York, 2001, 472 p.

Jeffrey Symons. *The Auld Alliance in Canada*.